

Lettre de Marcel Jouhandeau en guise de préface

vendredi 28 avril 1950 En hâte.¹

Mon cher Henri,
Je ne puis répondre à votre lettre d'ici². Je serai si vite maintenant auprès de vous³. J'estime en effet qu'il ne faut pas se contenter d'être précis, mais d'éviter, autant que possible, la moindre inexactitude. Il est si facile de trouver les dates que vous me demandez.

Ma mère est morte à 73 ans, le 15 mars 1936. Elle a dû voir le jour le 19 mars 1963. (*manifestement Jouhandeau a un trouble, il s'agit de 1863 et pourtant il écrit bien 1963*).

Max Jacob⁴ qui était notre hôte, vers 1924-25, en même temps que les Supervielle, avait proclamé tout de suite que « née sous le signe du Bélier, elle défendait sa porte ». Rien ne lui était moins naturel que de se conduire inconsiderément avec le premier venu. Elle ne devenait que lentement familière, d'autant plus courtoise qu'on lui inspirait moins confiance. Max auprès d'elle s'était ruiné, en exhibant avec trop d'ostentation son chapelet qui était peut-être un rosaire.

C'est en 1899, le 29 juin que j'ai fait ma première communion. Jamais cette cérémonie n'eut lieu plus tard dans l'année, comme si le Bon Dieu en eût retardé la date, pour laisser plus de temps à ma préparation ou pour marquer son peu d'empressement à me rencontrer.

En 1900, j'ai dû accompagner ma grand'mère Blanchet à Lourdes et c'est un 29 mars 1901 ou 1902, plutôt, (je chercherai) qu'elle a dû mourir.

Il devait y avoir quatre ou cinq ans de différence entre mon père et ma mère. Ils sont morts tous les deux à 73 ans, l'un en 1931, l'autre en 1936.

Vous vous souvenez que deux enfants m'avaient précédé, morts en bas-âge, Henri et Gabrielle. Attendu que j'avais 48 ans au moment de la mort de ma mère, elle devait avoir 25 ans, lors de ma naissance et mon père à peu près 30 ans. Au moment de leur mariage, elle devait avoir de 21 à 22 ans, lui de 26 à 27 ans.

Guéret en 1900 devait être une ville assez coquette. Il y avait le gaz, l'électricité. Je me souviens même d'une revue où l'on célébrait l'avènement de ces deux sources de lumières.

Sur la Place du marché avaient lieu les foires, dont quelques-unes, une en particulier celle du 17 décembre, étaient réputées dans toute la province.

Sur la Place Bonnyaud qui devait son nom à un notable bienfaiteur, avaient lieu les fêtes.

1. Lettre de Marcel Jouhandeau à Henri Rode du vendredi 28 avril 1950. Marcel Jouhandeau est né à Guéret, un jeudi à 8 heures, le 26 juillet 1888. Il décédera le 7 avril 1979 à Rueil-Malmaison à 19 heures 30 en présence de Marc Jouhandeau. Le Christ est lui aussi mort le 7 avril.
2. Marcel est en voyage à Juan les Pins.
3. Il s'agit d'Henri Rode et Robert Coquet.
4. Max Jacob, se discréditera complètement aux yeux de la mère de Marcel, lors de cette rencontre, en exhibant avec un peu trop d'indiscrétion un chapelet devant elle.

La fête de la Trinité qui coïncidait avec celle du saint Pardoux, notre patron, était l'occasion de réjouissances qui se prolongeaient presque toute la semaine. La Place Bonnyaud est un magnifique rectangle, au fond duquel règne le *Palais de Justice*, ancienne demeure des R. P. Jésuites, d'assez noble apparence, qui doit dater du XVII^e siècle (je vérifierai. nombreux documents à Paris). La Place Bonnyaud est devenue, depuis 45, la Place Lénine, en même temps que les concessions perpétuelles au cimetière ont été ramenées à 90 ans.

N'oubliez pas que cette petite ville avait peu de faubourgs, un seul très pittoresque que l'on traversait, en sortant de l'église, pour suivre les morts au lieu de leur repos.

Planait sur la ville encore le souvenir d'un Archiprêtre fort riche, assez grand seigneur, quoique la famille fut peu ancienne : Il avait pour prénom, je crois outre ceux de Jean et Marie, celui de Télémaque (c'est tout un programme). Le nom était de Cessac⁵. Cette immense fortune a été presque entièrement absorbée par les pauvres et la construction de notre église, bâtie sur les débris de la précédente, dont il serait peut-être plus intéressant d'avoir conservé les ruines. Il n'en reste que le porche, orné de têtes de morts usées par le temps et une lanterne.

Le neveu de cet Archiprêtre qu'on appelait *Jean-la-Sonnette*⁶ avait des Lettres, aussi quelque chose d'un bouffon et d'un sacristain. Il dirigeait en même temps qu'un cercle de jeunes gens la maîtrise. Autour de ce personnage unique en son genre, on ne sait comment la grandeur et le ridicule cohabitaient, sans se déchirer.

Ce qui donnait à la ville son caractère un peu ennuyeux et banal, c'était le trop grand nombre et la magnificence un peu trop neuve et de pacotille de ses écoles, dus à l'engouement de la 3^e République pour l'enseignement obligatoire. Son charme, au moins celui qui me touchait, tenait à la campagne toute proche, à la diversité des routes, aux collines qui l'entouraient. J'ai dit quelle place avait tenu dans mon univers d'adolescent le Gaudie et le Maupuy, qui s'élevaient, le Gaudie joyeux à l'est, le Maupuy, plateau désolé, à l'ouest de la ville, comme des figures symboliques.

On me presse. Je vous quitte. À bientôt. Embrassez mon Tout⁷.

Je vais tracer un mot pour lui. Maintenant il sait que je ne suis plus très loin du
retour

M.

P.S.- L'abus que je fais dans cette lettre du verbe devoir souligne mon hésitation, chaque fois que je ne suis sûr de rien.

Qui, mieux que par Marcel Jouhandeau, dans cette lettre adressée à Henri Rode le vendredi 28 avril 1950, pouvait camper, son univers, ses personnages et son Tout (Robert Coquet) dont l'histoire commune avec celle d'Henri Rode a donné au moins deux chefs-d'œuvre de la littérature « Du Pur Amour » et « L'École des Garçons ». Toute l'histoire n'a pas encore été dite. Le but de cet ouvrage est d'y apporter des éclairages et des nouveautés inédites.

5. Il s'agit de Marie Joseph Télémaque de Cessac que Jouhandeau appellera dans « Chaminadour » monseigneur de Chemal de Bagnères.
6. Ce nom devait rappeler à Marcel une certaine douleur et de mauvais souvenirs, puisque précisément dans sa ville natale, Guéret, il fut longtemps appelé « Jean la fille ». Similitude de consonance qui chez Jouhandeau n'est pas restée neutre puisqu'il l'a notée.
7. Il s'agit de Robert Coquet.

CHAPITRE 1

LES RENCONTRES

Henri Rode connaissait Marcel Jouhandeau, de nom et de vue, depuis longtemps, avant de le rencontrer réellement après la guerre, en 1947. Henri, avignonnais d'origine, croisait souvent Jouhandeau qui se promenait à Avignon mais il n'osa jamais lui adresser la parole. Quelquefois, avec ses amis, de la même jeunesse que lui, Henri se moquait même discrètement de « ce vieillard » un peu trop distant qui, toujours accompagné, parlait beaucoup et regardait attentivement les jeunes hommes.

La rencontre eut lieu à Paris. Jean Beaufret⁸ l'avait déjà promise à Henri Rode dans une carte postale⁹ :

Cher Henri Rode, Décidément, c'est toujours loin de Paris que j'arrive à vous joindre ! J'ai parlé récemment de vous avec Marcel Jouhandeau et j'espérais vous voir bientôt. En attendant, recevez mes meilleurs vœux, et croyez-moi Bien sympathiquement vôtre.

Henri rencontra Jouhandeau dans une soirée littéraire. Marcel attiré par le brio du jeune homme voulut le connaître mieux, d'autant plus intéressé que leurs pères avaient tous deux été bouchers. Rapidement, il l'invita chez lui (14, rue du Commandant

8. Germaniste, agrégé de philosophie, professeur à Guéret dont il est originaire, Jean Beaufret (1907 – 7 août 1982) fut attiré à la fois par l'existentialisme et le romantisme allemand. Il nourrira une passion pour Heidegger dont il découvrit l'œuvre à Lyon, pendant la guerre de 1939-1945. Il terminera sa carrière à la khâgne du lycée Henri IV (1949 – 1953) puis Condorcet (1955 – 1972), à Paris, dont il occupa la chaire de philosophie. Il publia notamment des articles « à propos de l'existentialisme », Le poème de Parménide (1955), Hölderlin et Sophocle (1965), Dialogue avec Heidegger 4 volumes (1973 – 1985), Notes sur la philosophie en France au XIX^e siècle (1984), Entretiens avec F. de Towarnicki (1984), De l'existentialisme de Heidegger (1986) etc. Ami de Jouhandeau, notamment durant les séjours à Guéret, Jean Beaufret sera celui qui accompagnera Jouhandeau au Quai des Orfèvres à la libération, mai 1945, lorsque Jouhandeau devra prouver sa non-collaboration, lors de la phase d'« Épuration » de l'après guerre. Jouhandeau sortit blanchi de cette tourmente, en même temps que Montherlant qui ravi de cette libération, pour lui c'était moins sûr a priori, assura à Jouhandeau « qu'avant 17h 15 il aurait baisé » pour fêter cette sortie (le 1 décembre 1945). Beaufret viendra voir Jouhandeau, mort, le 8 avril 1979. Marcel est mort, serein, le 7 avril 1979 à 19h 30. Il avait le teint ivoire, l'opale au doigt dans une robe de laine blanche de Préchacq. Notons qu'Henri Rode partira 25 ans plus tard, le 19 avril 2004, à 18h30
9. Carte du 28 décembre 1940, depuis Aubusson.

Marchand Paris XVI). Élise Jouhandeau dite Carya¹⁰, l'épouse de Marcel depuis le 4 juin 1929, fut charmée par Henri à qui elle attribua immédiatement beaucoup de qualités et un tact sans pareil. Jouhandeau commença alors avec Henri une collaboration littéraire qui continua jusque dans les années 1960. Leur dernier courrier date de 1966. Henri admirait Marcel, sincèrement, pour la qualité de son travail littéraire, pour son souci de la précision et de la belle œuvre en Français. Henri apprit beaucoup avec Marcel, mais Marcel apprit aussi beaucoup avec Henri ainsi qu'il lui en fit le témoignage dans de nombreuses lettres. Rode admirait « *son cher maître, auquel il semblait tant tenir* »¹¹ comme le lui reprocha, dans plusieurs lettres de 1953 à 1958¹², Carlo Coccioli. Mais il était aussi très attaché à son indépendance. Henri avait rencontré¹³, bien avant de connaître Marcel, un jeune homme habitant non loin de son Avignon natal : Robert Coquet. Robert (né le 18 mars 1928 à Troyes¹⁴) résidait dans le petit village de Malaucène dans le Ventoux où son père, Moïse, était gérant d'une épicerie « Casino ». La mère de Robert s'appelait Hélène¹⁵. Robert était très agréable et peu farouche. Il connaissait Henri depuis l'âge de seize ans. La liaison, qui était née, combla Henri de joie. Cette relation d'amour et d'amitié dura environ trois ans et demi. Robert était très accueillant, mais très vite Henri eut peur de consacrer trop de temps à ce beau jeune homme, très demandeur et qu'il fallait conduire dans la vie. Henri s'inquiétait que le temps donné pour Robert nuise à « son écriture » et à son œuvre¹⁶. Après y avoir réfléchi longuement,

10. Élise Jouhandeau, née Élisabeth Toulemon le 8 mars 1888 (sa mère Annette Dauphant, née à Mariol, fut surnommée par Jouhandeau Madame Apremont ; la sœur s'appelait Madeleine et le père Henri Toulemon), fut danseuse « étoile » dans les ballets d'Erik Satie, notamment dans un fameux spectacle où, avec un costume dessiné par Jean Cocteau, elle interpréta le rôle de Caryathis (1919 - 1921) dont elle prit ensuite le pseudonyme Caria ou Carya. Ancienne maîtresse de Charles Dullin et autres, et d'un riche industriel qui lui offrit de quoi commencer à acheter la maison de la rue du Commandant Marchand, elle rencontra Marcel en novembre 1928, par l'intermédiaire de Marie Laurencin. Ils se marièrent le 4 juin 1929. Hospitalisée le 9 mars 1971, elle mourut, le 16 mars 1971, à l'hôpital Saint-Antoine à Paris, d'une hémiplegie. Elle est enterrée au cimetière Montmartre.
11. Lettre de Carlo Coccioli du 4 mai 1953.
12. Lettres depuis Mexico du 3 janvier 1953, 4 mai 1953, 6 juin 1953, 26 août 1953, 1 juin 1954 (depuis Paris), 14 mars 1958.
13. Les grands-parents d'Henri Rode avaient eu une ferme non loin de Malaucène, à Cairanne, dans le Vaucluse. La cuisine de la ferme, avec les grands-parents, a été immortalisée, en 1902, par le peintre Claude Firmin dit « Goy » (le boiteux en provençal), qui peignit de nombreuses fresques dans la mairie d'Avignon. Henri voulait absolument que ce tableau, qu'il possédait encore, soit légué au musée d'Avignon mais le tableau semble avoir été emprunté hors les volontés d'Henri.
14. Robert Vincent Coquet est né le 18 mars 1928 à Troyes, à 15 heures trente cinq, 14 rue des Pigeons (il y a des signes incroyables puisque Marcel adorait les pigeons) de Moïse Coquet et Hélène Beaujean. Il est décédé, le 4 juillet 1998, à Clamecy, Nièvre. Officiellement, marié deux fois, le 14 août 1951, à Paris dans le XVII^e, avec Mireille Berthe Cadario, divorcé le 17 avril 1959, remariée à Neuilly avec Jeanne Louise Blanchard le 9 janvier 1960.
15. Bientôt Marcel Jouhandeau la nommera Rosalinde dans ses lettres.
16. Extrait d'un texte d'Henri Rode de septembre 2000 : « ...je sentais qu'aimer Robert autant que je le faisais me devenait danger. Robert empiétait trop sur ma vie, mon temps, mon énergie d'écrivain, mes sens et mon cœur alors que mon besoin dominant était l'écriture, précipice, illusion sans fond. Et puis, avais-je déjà senti en Robert le syndrome du trompeur. J'ignorais ses tromperies, mais je les pressentais, et les douleurs que j'en ressentirais. Mieux valait trancher. La nuit de Malaucène, en tout, m'a donné raison jusque dans le fait que le temps n'a pas usé sa saveur contradictoire, restée à peu près la même, ... »

connaissant bien les goûts de Marcel Jouhandeau, d'un commun accord avec Robert, il décida de trouver le moyen de présenter ce séduisant jeune homme à Marcel, comme si de rien n'était. Robert était alors engagé à l'armée depuis le 9 octobre 1947, pour trois ans. Il y restera jusqu'en juin 1950.

L'occasion vint naturellement au retour d'un voyage de Marcel avec Élise, à Juan Les Pins dans la propriété de Florence et Franck Gould¹⁷, « La Vigie »¹⁸. Robert revenait d'une permission passée chez ses parents, à Malaucène, et regagnait la Caserne Dupleix, à Paris, où il était affecté dans « La Musique du Train ». En gare d'Avignon, direction Paris, Henri fit monter Robert dans le même train que Marcel, dans le même wagon. Henri monta plus loin. Immédiatement, Marcel Jouhandeau s'intéressa à Robert qui lui avait offert de s'asseoir sur sa valise dans le couloir. L'accroche tint au livre d'Eugène Dabit, Hôtel du Nord, qu'Henri avait prêté à Robert afin de faire croire à Marcel que Robert était érudit. Élise n'y vit que du feu et trouva le garçon si charmant qu'elle l'invita à leur rendre visite chez eux. C'était le lundi de Saint-Quasimodo, 5 avril 1948, premier dimanche après Pâques. Dès lors Marcel Jouhandeau affectionnera encore plus les Pâques : « *Pensons aux baptêmes des nuits de Pâques qui ont dû être nombreux et vis à vis desquels je sentais sans doute la douleur de ne pas être en communion avec Robert. Ego sum vita : Je suis la vie* (Jean, XIV, 6) ».

Henri connaissait parfaitement bien les goûts de Marcel. Il savait donc que Robert plairait à Marcel. Rode, jetant Robert dans les bras de Marcel afin de lui faire plaisir, se sacrifiait pour Marcel mais récupérait par là même sa liberté. Jamais cependant la complicité d'Henri et de Robert ne fut rompue. Toujours, ils se complétèrent : Robert dans le lit de Marcel et Henri pour écrire, corriger et taper les textes de Marcel, les enrichir même ou les préparer et les initier. La relation entre Henri et Robert resta très pure ensuite et timbrée du sceau de la connivence après le partage initial de leur moi intérieur.

Marcel ne s'aperçut pas de ce stratagème (ou ne le voulut pas) qui, au demeurant, l'arrangeait bien puisque Robert tombait là, comme un doux rêve tant formulé jamais espéré, après tant d'échecs sentimentaux. Un amour intense, pas toujours également partagé, naquit alors et dura de nombreuses années : 12 ans malgré les vicissitudes de la vie et les écueils.

Robert pianiste, fou de musique, candide et ingénu, avec un fond de réalisme souriant, était auréolé de sa fraîcheur, sa spontanéité et d'un charisme sensuel envoûtant, avec une vraie disposition au plaisir. Il séduisit Jouhandeau spontanément. Mais rien n'aurait été possible si, sans cesse, Rode n'eût chanté aux oreilles du jouvenceau, les louanges du grand écrivain.

Robert et Marcel se virent bientôt très régulièrement. Le jeune homme n'avait pas de logement à Paris, il était à l'armée. Henri n'avait qu'une petite chambre Parc

17. Franck Jay-Gould, de 18 ans l'aîné de Florence, décède en 1956.

18. De la milliardaire mécène qui en fit la vedette de ses dîners, dans un hôtel des Tuileries, Léautaud a dit à Henri Rode : « – F. est un ange, mais un ange qui lève bien le coude, qu'est-ce que je raconte, l'aile ! » Jouhandeau lui avait conté comment la richissime, un soir où elle était fine saoule, avait passé par-dessus le siège de sa voiture, incroyable acrobatie que seul le vin rend possible. Léautaud s'en amusait beaucoup. Il reconnaissait que F., admiratrice de tout ce qui avait un nom, le gâtait beaucoup depuis ses entretiens avec Robert Mallet sur les ondes : « – Remarquez, elle récupère par tous les manuscrits dont les célébrités la comblent. Chez elle la regrattière se confond avec le crésus en jupon. »

Montsouris¹⁹. Il partageait sa vie entre chez ses parents à Avignon et Paris où il venait connaître les milieux littéraires. Les deux amis eurent ensuite une chambre à l'hôtel des Tuileries, rue Saint Hyacinthe, près du Louvre. Discrètement, Henri sortait lorsque Marcel arrivait. Le trio fonctionna à merveille. Marcel, très exigeant, voulait absolument que Robert lui écrive. Robert savait jouer de la clarinette mais ne savait pas écrire, tout au moins pas comme Marcel le souhaitait. Très vite, Henri prit le parti d'écrire des lettres pour Marcel à la place de Robert, quelques fois plusieurs jours à l'avance. Qui d'ailleurs savait mieux qu'Henri ce que Marcel souhaitait entendre et lire. Henri s'attacha à combler Marcel des bienfaits d'une écriture qui lui apportait calme et sérénité. Si bien que le grand hypocondriaque Jouhandeau dès qu'il n'avait pas la lettre qu'il attendait, devenait dépressif, quasi-aphasique ou surexcité.

Une année après sa rencontre avec Robert, Marcel, très épris, commémore le jour anniversaire, bien qu'il ne puisse pas voir Robert et que cela le rende très malheureux. Sa lettre est datée, de sa main, du 5 mars 1949 : est-ce qu'il y a là une erreur comme Jouhandeau en commet souvent dans les dates lorsqu'il les écrit, confondant un mois pour un autre, ou bien une anticipation de sa part par rapport à la vraie date anniversaire 5 avril 1949.

Mon chéri²⁰. Tu m'avais défendu de t'écrire, mais je peux bien remettre à notre Henri ce petit mot, pour te dire que si je m'abandonnais à mon chagrin, mes yeux ne cesseraient de verser des larmes.

Il me semble que j'habite une autre planète, celle de la *Douleur*. La voix de ceux qui me parlent ne m'y atteint plus. Je les regarde de loin. Je vois remuer leurs lèvres. Mais rien de ce qu'ils me chantent ne m'intéresse.

Je n'entends que toi, mon rossignol adoré, comme si j'étais un arbre où tu aurais fait ton nid. Ton nid, c'est mon cœur. De là, tu t'élèves au milieu de la nuit parfois sur la plus haute branche. Je n'ai plus d'ouïe que pour entendre ta plainte douloureuse. Pas une seconde que je ne demeure penché sur ton petit lit où tu n'as même pas la place de te retourner. J'ai couvert de baisers la taie d'oreiller que je t'envoie. Puisse ma bouche qui s'y est posée t'y parler cette nuit à l'oreille. Ah ! si quelqu'un, mon amour, a jamais aimé quelqu'un au monde, c'est *Moi Toi*. Laisse-toi bercer à ton tour par ma chanson, comme je me laisse bercer par ta voix charmante. Ce jour, anniversaire de notre rencontre, il était dit que nous ne nous verrions pas. Mais rien ne peut nous empêcher de nous rejoindre par ces défilés mystérieux que seuls connaissent les amants. Peu importe qu'au lieu d'une fête nous ayons les ténèbres de la séparation : le sentiment seul importe et l'emporte sur tout.

Je me sens plus près de toi
que jamais et
solennellement
Je me donne
Aujourd'hui
5 mars 1949
à Toi pour toujours.

La lettre est explicite, sans ambiguïté, Marcel scelle avec Robert une union maritale pour toujours.

19. Une chambre chez Max Roumagoux. Le propriétaire de tout l'appartement n'était autre que le père de Max, le député radical du Vaucluse Neyrestan Roumagoux.

20. Lettre de Jouhandeau à Robert Coquet du 5 mars 1949.

CHAPITRE 2

L'AVEU

Lorsque Marcel Jouhandeau sortit en librairie « L'École des Garçons » puis « Du Pur Amour », Henri et Robert furent mécontents : Marcel n'avait pas mis leurs noms comme co-écrivains. Ces livres sont en effet une sorte de compilation des lettres de Marcel à Henri, d'Henri à Marcel ou Robert, et de Robert (c'est-à-dire d'Henri, comme nous allons le voir bientôt) à Marcel. Jouhandeau ne voulut rien entendre : une brouille se déclara, Henri avait eu l'outrecuidance de révéler le secret à Jean Paulhan qui en fit part à Jouhandeau. Voici ce grand secret, qu'Henri voulait que tout le monde connaisse : les deux livres « L'École des Garçons » et « Du Pur Amour » ne sont pas écrits uniquement par Jouhandeau mais aussi par Henri. Voici les lettres échangées avec Paulhan pour l'attester.

10 février 1953

Cher Monsieur²¹,

J'ai d'abord hésité à vous mettre au courant d'une petite curiosité littéraire. Puis je vous ai entendu à la radio, après cet aimable déjeuner chez Robert C. Plus que jamais il m'a semblé que vous devez tout comprendre.

Il n'est pas une ligne de *l'École des Garçons* (le petit livre que vient de vous envoyer Marcel), pas même un des « anas »²², qui soit vraiment sorti de la plume ou de la bouche de Robert. Il s'est contenté, pendant près de trois ans, de copier les lettres que j'écrivais parfois plusieurs jours à l'avance. Cela n'enlève rien, vous le savez, à la qualité de Robert, ni surtout à sa gentillesse. Il n'a pas aimé Marcel, mais il l'a rendu heureux ou malheureux quelquefois, selon les fluctuations d'une très réelle amitié.

Bien entendu, Marcel n'a jamais soupçonné que les lettres signées par Robert ne fussent pas de lui. S'il l'a soupçonné, obscurément ou non, son attitude a toujours tendu à prouver le contraire.

Mon objet ? Il était d'abord de tenir une gageure : je prenais Jouhandeau pour personnage.

21. Lettre de Henri Rode à Jean Paulhan du 10 février 1953.

22. Petites expressions dites par Robert, que Marcel se plaisait à noter et collectionner pour s'en extasier : sur la profondeur, la subtilité et l'incroyable progrès littéraire qu'elles révélaient de la part de Robert, au fur et à mesure que Marcel et Robert pénétraient davantage dans leur intimité !

De ses réactions diverses, mais toujours un peu attendues, j'agrémentais mon récit. La confiance de cet homme en la vie, en lui-même surtout, me semblait à la fois extravagante et prodigieuse. J'y aidais encore, médusé. J'avais des affres et soudain de profonds contentements. Mais ne romançons pas à plaisir.

Je coupais mon récit de conversations, entre moi et Robert, purement imaginaires ; entre Robert et moi je déroulais le fil de la psychologie la mieux faite pour plaire à Marcel. Lorsque Robert se déplaçait, j'inventais. Je goûtais cet état curieux où l'irréel prend corps. J'avais parfois pitié de Marcel, ou bien la tâche que je m'imposais m'écrasait, mais de son propre aveu il ne vivait que par ces lettres. Était-il, ce disant, tellement sincère ? Je l'ignore. Il ne voit que ce qu'il désire vraiment voir.

Il me disait de temps en temps : « C'est drôle, les gens trouvent souvent les lettres de Robert plus belles ou meilleures que les vôtres. » Je considérais alors combien en effet mon rôle devait paraître irritant aux yeux d'autrui. Et j'étais aussi gêné, ma pudeur à la fois et ma vanité d'écrivain mises en cause. J'en prenais mon parti, puisque l'art ainsi me révélait un de ses mystères.

D'autres me disaient : « Tu te laisses dévorer. Qu'est-ce que cette manie d'écrire sans cesse à M. » Je me taisais, je cherchais avant tout à me discipliner.

Je ne pense pas que la postérité, s'il en est une (et pourquoi pas, s'il s'agit de Marcel) me juge trop durement. Marcel n'avait cessé d'attendre, sous les traits de Robert, la manifestation de quelque chose d'extraordinaire. Et je n'avais cessé d'honorer Marcel en tant qu'écrivain, sans parler de ce que l'homme a d'inattendu et d'attachant. Cet extraordinaire j'essayais de le lui donner. Dans ce cas, le mot échec a-t-il un sens, pour Marcel et pour moi ?

Le plus terrible a été d'imaginer les réactions de Marcel, s'il apprenait. Il risquait de se révéler tout d'un coup très humain.

Mais il se peut après tout que ma conduite ait eu un côté « sublime », que je mets en défi de me contenter. Non, je ne sais quelle envolée, quel goût d'écrire aussi pour moi (et de me prouver que..., etc.) a fait les choses.

Vous êtes le seul à qui je souhaitais réellement écrire cela.

Henri Rode

P.S. – À cette sorte de petit testament, j'ajouterai qu'aux lettres signées « Henri » dans *l'École des Garçons*, Marcel a fait quelques coupures. J'écrivais dans un ton, mais il par faisait avec une grande science. Toutefois je regrette qu'il n'ait pas laissé plus de place à certains rebondissements, à des cruautés, ou insuffisances, qui rendaient un son plus vrai.

Aux lettres de Robert il a changé très peu : des audaces, ou quelques fautes mises à dessein.

...Il arrive que Marcel parle d'ajouter une suite à *l'École des Garçons*. Robert le regarde étonné, ou effaré, ou gentiment, et me regarde. Je ne sais quoi en moi renâcle à l'idée de cette suite – ce qui prouve que la sincérité peut être la base du subterfuge. Ou bien que j'aime beaucoup Marcel. Ou que cela m'ennuie.

Comme j'ai l'air distrait alors, même si je dis : « Bien sûr » Marcel semble assez malheureux et ne plus comprendre. L'autre jour encore, il m'a dit avoir relu dans le métro les lettres de *l'École des Garçons*, avec délices. J'étais atterré.

Mais ce qu'il n'entendra jamais à mon regret, c'est que je veuille m'exprimer par moi-même. Voilà qui m'intéresse et ne l'intéresse pas, et qui me donne quelque droit, à l'estimer bien au-dessus de ce que nous sommes. »

Jean Paulhan répondit immédiatement :

12 février 1953

Cher Monsieur²³,

Merci de votre lettre, qui m'a en effet très vivement intéressé. Chose curieuse, je n'ai jamais cru que les lettres fussent de R. Pourtant je n'ai jamais cru non plus qu'elles fussent de vous.

Tout cela est passionnant.

À vous, avec amitié. Jean Paulhan

Henri Rode, rassuré par cette lettre, peut-être trop hâtivement ou par la certitude de sa raison, s'enhardit à répondre à Jean Paulhan qu'il connaissait bien, puisque Paulhan fréquentait assidûment l'appartement d'Henri. Il venait avec Dominique Aury²⁴ (la liaison de Paulhan avec Dominique Aury devient officielle le 29 mars 1950, à Venise) pour y passer leurs « moments suaves » :

Mardi 16 février 1953

Cher Monsieur²⁵,

Merci de votre lettre. Elle a supprimé mon inquiétude.

Le « Pur Amour », ce livre assez inespéré en notre temps, est donc planté sur des données fausses. C'est un drapeau sans nation, qui se déploie dans l'absolu. Et avec l'aide à peine de Robert, puisque lorsqu'il écrivait ces notes (à Mariol, par exemple), l'élan de Marcel n'était soutenu que par moi. Sans subterfuge, nous aurions eu un livre à peu près semblable à *Chronique d'une Passion*. C'est de tout autre chose qu'il s'agit dans « Du Pur Amour ».

Je suis confus et heureux de ce fait. Je me rends compte que l'art et l'amour échappent à ce que les autres font dans la coulisse.

Quand j'ai rencontré Marcel, je n'étais pas très valeureux. Ma crédulité se trouvait entamée. Pourtant, j'étais étonné de sa présence si évidente dans mes jours. Il y avait là comme un sourire et un défi du sort. Bien sûr, je n'avais pas tellement peur, à la réflexion, de cet homme. Or, avec lui, on ne pouvait jamais parler de soi : bonheur. Il vous transforme. Voici ce qui se passait : je rentrais éreinté de la Porte Maillot, et fasciné autant qu'irrité de mon rôle d'ange. Dans la nuit cependant, Robert dormant dans le lit voisin, je lançais un filet, j'écrivais : « Mais ton bonheur me dit que mon amour te fait connaître des splendeurs intarissables et un nouveau soleil ».

Or, je n'avais pas de bonheur. Je regardais la main morte de Robert, qui prendrait demain le porte-plume. J'étais comme on doit être en Haute-Guinée, quand on écoute le silence. Je me demandais ce qui allait se produire. Je n'avais qu'un surcroît d'amitié et beaucoup d'ennui à être moi. Une telle adresse pouvait aller contre le genre de maladie dont je souffrais. Je suis guéri.

Un jour, malgré Marcel (qui donnait aussi quelque chose de très important), j'ai vu l'importance de certaines phrases, qui coïncidaient tout à fait avec moi, lues un peu distraitement auparavant :

« Mais toute pureté se dissipe et se reconstruit chaque jour, et cette identité foncière des

23. Lettre de Jean Paulhan à Henri Rode du 12 février 1953.

24. Lettre de Marcel Jouhandeau à Henri Rode du 3 juillet 1951, adressée 195 rue de Charenton, Paris XII.

25. Lettre de Henri Rode à Jean Paulhan du mardi 16 février 1953.

temps paraissait si indiscutable qu'on ne comprenait pas que la moindre chose ou un seul être fût à ²⁶jamais perdu. »

Mon mensonge me laissait libre d'apprécier ces rares dissonances. J'ouvrais des portes. Ma topographie intime se développait vers l'extérieur.

Je ne crois pas avoir diminué Marcel en rien, même en réservant mes goûts dont certains le concernent étroitement aussi bien. Nous avons encore R., lui et moi, des rencontres étonnantes. Marcel finit toujours par lâcher un splendide ballon dans l'air. – Il fallait faire équilibre et partage dans mon amitié pour lui, aussi vraie que celle que lui porte Robert. Je sais bien que vous ne me jugez pas sévèrement : pourquoi le feriez-vous ? Avec vous il me semble que je peux être vrai.

Henri Rode

Jean Paulhan lui répondit aussitôt, puis alla parler à Jouhandeau :

19 février 1953

Cher Henri Rode²⁷,

Oui, tout ce que nous faisons nous échappe par quelque côté.

Mais je continue à être un peu gêné. Il me semble que je mens à Marcel. Ne me permettez-vous pas de lui montrer vos lettres ? Je n'y vois rien pour vous que de noble et de juste.

(Peut-être préférez-vous que Du Pur Amour ait d'abord paru).

Ah, il faudra que vous écriviez un jour toute l'histoire de votre rencontre de Marcel²⁸.

Avec l'amitié de Jean Paulhan.

La fureur de Jouhandeau se fit attendre mais s'abattit du haut de son 1mètre 76. (Voir chapitre « Les Brouilles, passagères ou pas »)

Cette fureur n'était pas juste. Dans « L'École des Garçons », que Jouhandeau annonce comme une découverte de son histoire d'amour avec Robert, le plus grand nombre de lettres émane de Henri et les autres, celles de Robert, sont en fait rédigées à l'avance par Henri. C'est donc un livre de Henri et Henri-Robert par Henri. Marcel en a assuré la relecture, y a modifié quelques phrases pour convenir mieux à sa démonstration du grand amour avec Robert. Marcel a supprimé certaines lettres mais il n'a pas écrit tout le livre. Au surplus, tous les ana, dits de Robert, sont collectés et écrits par Henri qui, pour la plupart, les invente. Les arrangements réalisés par Marcel mettent en évidence une autre sorte d'histoire que celle racontée dans les lettres, il ne veut garder que sa grandeur. Pourtant, les lettres ne sont que très légèrement changées ou adaptées. Les corrections de Marcel par rapport aux textes de base sont peu nombreuses. Henri

26. A. Dhôtel, *Les Rues dans l'Aurore*, p. 200

27. Lettre de Jean Paulhan, de la N.R.F., 5, rue Sébastien Bottin Paris VII, à Henri Rode, 195, rue de Charenton Paris XII, le 19 février 1953.

28. Henri Rode le fit partiellement dans trois de ses ouvrages sur Marcel Jouhandeau : « Jouhandeau et ses personnages » (Éd. Frédéric Chambriand, 1950), « Jouhandeau » (Ed. de la Tête de Feuilles, 1972), « Un mois chez Marcel Jouhandeau » (Le Cherche Midi Éditeur, 1979). Henri Rode publia de très nombreux autres ouvrages : romans, nouvelles, poèmes, essais, etc. Il publia aussi sous les pseudonymes de : Gilles Ranc et Philippe Del Rio.

a d'ailleurs pu aussi en faire lui-même, lorsqu'il tapa à la machine à écrire le manuscrit pour Marcel. Il s'agit donc bien d'un livre écrit principalement par Henri Rode. Par contre la démonstration de la progression littéraire, en matière d'écriture, par Robert n'est qu'un rêve puisque Coquet était agacé par le pensum qui lui était imposé. Il préférait montrer, au lit, tout ce qu'il pouvait donner à Marcel et se contentait de recopier les lettres qu'Henri avait préparées à l'avance, quelques fois par quatre ou cinq, si Robert devait s'absenter.

Les progrès de Robert en écriture sont donc un mythe créé par Marcel. Ce qui n'est pas un mythe, c'est que Robert très généreux physiquement se donna de plus en plus à Marcel et le combla de délices. Marcel voulait grandir Robert par l'esprit. Robert voulait ardemment que Marcel se grandisse grâce au don de son corps et s'élève vraiment au-dessus de tous les écrivains. Pour cela Robert était prêt à de nombreux sacrifices, y compris celui des femmes, mais il aurait fallu que Marcel quitte Élise afin qu'ils soient tous les deux ensemble : Robert et Marcel

Robert donne tout ce qu'il sait donner au lit, mais pour l'écriture il ne fait pas d'efforts. C'est Henri qui vient à la rescousse et comble les vides, donnant aux lettres une tournure toujours plus élégante ou raffinée, satisfaisant ainsi l'ego de Marcel qui croit ou se fait croire qu'il grandit l'enfant de vingt ans et est un bon professeur d'écriture. Marcel est heureux des progrès de Robert. Henri a rendu Marcel l'homme le plus heureux du monde, avec Robert et les lettres. C'est peut-être cela qui compte.

Dans « Du Pur Amour », les sources d'agacement pour Henri et Robert vont être nombreuses, en lisant les ébauches de Marcel qui tord un peu les lettres et donne d'autres rôles aux protagonistes.

Marcel laisse croire que Robert se donne peu en amour, le fait à la va vite, alors que les lettres montrent bien le contraire. Robert oeuvre beaucoup, souvent et avec toute la force de son grand corps, vidant son carquois de tout le lait et le miel dont il abreuve Marcel. Le rôle que Marcel donne à Robert lui déplaît autant qu'à Henri qui trouve que, pour le moins, Marcel exagère de mystifier tout sur la sexualité absente, grandissant son divin projet de rédemption mais dévalorisant le don de lui-même que Robert fit si longtemps, en amour, pour Marcel. Robert se donne beaucoup pourtant. Dans « Du Pur Amour », Jouhandeau a réduit considérablement la réalité des relations charnelles qu'il a eues avec Robert. Pourquoi ? Pour magnifier l'histoire en sa faveur, grandir sa religion pour Robert, rendre plus glorieuse et significative sa soumission, sa fidélité (annoncée), son dévouement à son amour. Les relations sexuelles entre Marcel et Robert furent fréquentes, denses, passionnées, patientes, absolues voire fidèles, un temps pour Robert, et plus grandes et plus intenses que la simple sexualité qui était le lien déclencheur de cette vie en commun.

Marcel, dans « Du Pur Amour », prend comme une source inépuisable de son inspiration l'acteur sensuel et sexuel Robert, comme l'épistolier Henri, faiseur de suggestions, frappeur à la machine à écrire du manuscrit puis correcteur, après avoir été la base première du texte. Marcel ne laisse pas de place aux noms des deux auteurs du livre, alors qu'ils mériteraient d'être co-écrivains : ceci les irrita beaucoup.

Marcel enjolive son action, magnifie ses actes ou ses sentiments. Par exemple, le jeune Mario avec qui il dit avoir fait l'amour pour combler les manques de Robert,

Jouhandeau assure l'avoir rencontré sur un marché alors que ses propres lettres dévoilent, sans ambiguïté, qu'il est allé au « bordel »²⁹. Marcel transforme juste un peu l'histoire pour se donner le beau rôle (notamment avec Max, Serge, Mario, etc.), s'affiner, avoir le sentiment de grandir petit à petit Robert. En réalité, Robert n'améliora pas ses capacités rédactionnelles car les leçons de Marcel ne portaient pas essentiellement sur l'esprit mais sur le corps.

L'organisation « Du Pur Amour » n'est pas chronologique, c'est-à-dire conforme à l'ordre de la réalité. Marcel remalaxe la vérité avec des moments, des situations et des comportements différents, lorsque cela l'arrange pour ses démonstrations. Ceci crée plusieurs inconvénients, Jouhandeau se répète, souvent à deux pages d'intervalle, montrant sa difficulté à synthétiser les sujets. Mais, ce laisser-aller arrange bien Marcel pour certaines de ses interprétations. Il mélange les faits et les place à son gré, selon un rythme qui lui permet de trouver des évidences conformes au bon sens, alors que l'ordre en est changé et la vérité contournée. Marcel pourrait dire que c'est un roman, cependant il maintient que c'est l'histoire vraie de son grand amour ! Jouhandeau coupe même abondamment les textes des lettres, lorsque les situations ne le mettent pas en valeur.

Marcel fait dire à Henri, par exemple, une chose horrible pour Rode, à savoir qu'il est content de mentir à Élise. Henri a toujours eu horreur du mensonge et s'il ment c'est par obligation pour protéger Robert et pas par plaisir à l'égard d'Élise. Lorsque, dans ses livres Henri prête des douceurs à Élise, des circonstances atténuantes ou des excuses, afin d'équilibrer les rôles, cela fait rugir Marcel de fureur (selon Henri qui me le raconta souvent).

Dans « Du Pur Amour », le matériel d'écriture de Marcel est basé sur les lettres qu'Henri lui a écrites pour parler de Robert comme de tout le petit monde qui les entoure, sur le jeu d'acteur de Robert et bien sûr sur la grande capacité à écrire et à décrire de Jouhandeau. Encore une fois, « Du Pur Amour » n'est pas un texte à un seul rédacteur : c'est une partition à plusieurs mains. Les deux paires de mains d'Henri et Robert se sont révoltées de ne pas avoir été reconnues dans la première édition de 1955, constituée de quatre parties. Pourtant Marcel lui-même écrit dans « Du Pur Amour » : « *Avec ce livre : nous allons réaliser un chef d'œuvre* ».

Vers la fin de la première version « Du Pur Amour », en raison de différents petits froids avec Robert, Marcel l'accable de reproches sur la normalité, l'« homosexe » comme il disait en privé, le manque de sexe. C'est du dépit, de l'outrage aussi, ou de la provocation pour faire réagir Robert à qui Marcel demandait de cesser de voir des femmes, alors que Marcel ne quitta pas Élise. Robert en fut longtemps furieux, ainsi que le racontait Henri. Henri n'était pas satisfait non plus de voir de plus en plus gommer son rôle de médiateur, conciliateur, organisateur, metteur en scène, défenseur, arrangeur des situations difficiles et rédacteur.

Marcel en rajoute encore par rapport aux houleuses querelles passées, autour de « L'École des Garçons ». Avec « Du Pur Amour », il réaffirme, ce qui fait bondir Robert et Henri, que le livre est son oeuvre totale avec cette formule possessive, page 393, *mon* École des Garçons. L'agacement reprend entre les amis, Henri fulmine, Robert se dit qu'une fois de plus Marcel ne fait pas ce qu'il a dit. Jouhandeau croit qu'il a damé le pion à ses deux contradicteurs. Mauvais calcul, l'éclatement du trio tardera cependant.

Tout cela irrita Robert et Henri, d'autant que Robert était profondément attaché à

29. Lettre de Marcel Jouhandeau à Henri Rode du samedi 18 juillet 1948 la deuxième de la journée.